

Réflexions sur l'ouvrage de Wassyla Tamzali

Une éducation algérienne, de la Révolution à la Décennie noire (2007)

Thoughts on The Work of Wassyla Tamzali

An Algerian Education, from The Revolution to The Dark Decade (2007)

Kinda BENYAHIA

Auteur correspondant, Université Bordeaux Montaigne (France),

kindabenyahia@yahoo.com

Date de soumission : 08.08.2022 – Date d'acceptation : 19.09.2022 – Date de publication : 01.10.2022

Résumé — L'œuvre de Wassyla Tamzali raconte le parcours de l'écrivaine et sa condition de femme algérienne avant et après l'Indépendance. L'examen de ce récit permet de mettre le point sur la condition de la femme algérienne et voir comment au fil des années le statut de celle-ci n'a cessé de susciter des controverses.

Mots-clés : identité, écriture de témoignage, Algérie, décennie noire, femme algérienne.

Abstract — Wassyla Tamzali's work tells the story of the writer and her condition as an Algerian woman before and after Independence. The examination of this story allows us to take stock of the condition of Algerian women and to see how over the years their status has not ceased to arouse controversy.

Keywords: Identity, Writing of Testimony, Algeria, Black Decade, Algerian Woman.

Introduction

S'interroger sur la condition féminine en Algérie est un concept de première importance. En effet, les femmes algériennes se sont toujours battues contre les discriminations qui leur ont été faites, et ce depuis l'époque coloniale. Elles ont payé de leur sang leur droit d'être égales à l'homme, mais leur espoir a été anéanti. Je me propose de présenter quelques réflexions sur le sujet de la condition de la femme algérienne, à travers l'œuvre de l'écrivaine et militante algérienne Wassyla Tamzali, intitulée *Une éducation algérienne, de la révolution à la décennie noire*.

Wassyla Tamzali est la figure emblématique des mouvements féministes au Maghreb, fervente défenseuse des droits des femmes en Algérie, la vie et l'œuvre de cette femme sont placées sous le signe de la lutte, la résistance et la transgression. Dans ce livre, elle met en lumière non seulement le combat des femmes algériennes depuis la guerre de libération nationale, jusqu'à nos jours, mais aussi la régression de leur statut notamment après l'Indépendance. Née en pleine guerre de libération nationale, elle n'avait que 20 ans quand l'Algérie a conquis son Indépendance, depuis elle n'a cessé de revendiquer le droit des femmes. Occupant le poste d'avocate à la cour d'Alger pendant 10 ans, c'est à travers celui-ci qu'elle a connu de près les affres de l'oppression des femmes algériennes. Elle dirige à partir des années 80 et

pendant 20 ans le programme sur la condition des femmes auprès de l'UNESCO : « *Non le peuple algérien ne s'est pas émancipé... Non les femmes ne se sont pas libérées* »¹ écrit-elle. Dès lors, la prise de parole de cette écrivaine ressemble à un cri. Vivant entre Alger et Paris, elle partage son temps entre militantisme et écriture. Avant d'aborder la problématique sur le statut de la femme algérienne, je commencerai par situer les trois notions qui sont interpellées ici : le *militantisme* et l'*engagement* de l'auteure en faveur des droits des femmes depuis la Guerre d'Indépendance, ensuite le *statut* de la femme algérienne durant et après la période coloniale, sa passion politique ainsi que le regard critique qu'elle porte sur la société algérienne, et comment la femme peine à se tailler une place au cœur d'une société phallogocentrique, et enfin le « *je* » féminin et la question de l'identité chez Wassyla Tamzali.

1. Wassyla Tamzali une femme qui dérange, une écrivaine à contre-courant

Il n'est pas toujours facile de prendre la parole pour parler des femmes quand on est femme maghrébine, pourtant Wassyla Tamzali le fait avec audace, et ardeur depuis son jeune âge, elle dénonce avec virulence dans ses écrits et à travers ses prises de position le statut réservé aux femmes algériennes. Elle paie cher le prix de ses prises de positions et de paroles sur les femmes, mais elle affirme être : « *Une femme bourgeoise, francophone, féministe, et libre penseuse, sinon athée* ». Pour elle, « *les femmes sont le paramètre clé qui établit la relation entre les deux rives de la méditerranée* »².

Dans le récit, l'auteure décrit l'impact de la guerre de libération, en mettant l'accent sur la féminité des années postindépendance, en insistant surtout sur le fait que le féminisme algérien auquel elle appartient a été porté par les mouvements de décolonisation avec la participation massive et ardue des femmes, tous ces mouvements parlaient de liberté et d'égalité mais ont été entravés par la domination masculine : « *Quand nous rentrions à la maison après les meetings pour la libération des peuples opprimés, nous, le peuple des femmes, retrouvions nos oppresseurs familiaux et bien aimés, nos pères, frères et, le matin, à l'université et au bureau, nos oppresseurs patentés* » ; elle ajoute :

« Hier par la guerre de libération, maintenant par la révolution agraire, nous les femmes, forgions nos discours à la pointe du sacrifice et de la bonne conduite. Nous étions à fond dans la campagne, oubliant l'ambiguïté du pouvoir à notre égard. Nous espérions y trouver l'occasion de faire entendre nos revendications » (Tamzali, 2007, p. 41).

Par la prise de parole, l'auteure rend compte de ce qu'elle a vécu, en tant que femme algérienne, engagée et féministe dans son propre pays, depuis la guerre de

¹ <https://www.gazettedesfemmes.ca/9886/wassyla-tamzali-lalgerienne-qui-derange/> consulté le 28 août 2018.

² <http://archives.fragil.org/focus/1684> consulté le 15 août 2018.

libération, et jusqu'à aujourd'hui. Elle qui s'est enthousiasmée pour la construction de l'Algérie nouvelle, qui s'est toujours battue pour l'égalité des femmes algériennes, leur droit, la laïcité et la démocratie en Algérie, mais en vain. Désormais, l'écriture devient son expression favorite, elle continue à creuser son itinéraire comme la plupart des femmes maghrébines, pour dire la parole dans une société qui ne veut pas l'entendre, nie son existence, et la refuse à la femme. Comme le soulignait Assia Djébar dans son recueil de nouvelles *Femmes d'Alger dans leur appartement* : « Depuis dix ans au moins – par suite sans doute de mon propre silence, par à-coups, de femme arabe, je ressens combien parler sur ce terrain devient d'une façon ou d'une autre une transgression » (Djébar, 1997, p. 6).

Ce besoin d'écrire chez l'auteure provient du fait de vouloir témoigner sur plusieurs événements qui ont secoué sa vie, sa famille, et son pays, mais aussi pour dénoncer et protester contre les pouvoirs en place qu'a connus l'Algérie depuis le recouvrement de l'indépendance et jusqu'à aujourd'hui. Selon elle, l'infériorisation des femmes arabes procède avant tout du fait de la politique, ni de la culture, ni de la religion, et encore moins de la génétique. En d'autres termes, le statut de la femme algérienne a été déterminé par le système politique, le pouvoir en place algérien a joué un rôle majeur dans la détermination de celui-ci. Elle s'insurge contre tout le système, en affirmant :

« La cinémathèque était le lieu de ralliement de la tribu que j'avais rejointe à la fin des années 1960, déçue par les autres tribus, la mienne d'origine et celles des révolutionnaires au pouvoir, les grands frères. Une tribu refuge, particulière ; mixte : regroupant des hommes et des femmes ensemble, dans un pays qui pratiquait la ségrégation sexuelle ; francophone, dans un pays qui avait déclaré la guerre aux séquelles du colonialisme » (Tamzali, 2007, p. 46).

2. Les femmes algériennes, de la Révolution à la Décennie noire

Les paroles des femmes, comme le disait Assia Djébar, n'ont été au cours des siècles que des paroles ensevelies enfouies ; dans ce récit Wassyla rassemble les souvenirs, la guerre, les souffrances des femmes dans les maquis, elle a voulu en parler en toute liberté, pour sortir du silence, en n'hésitant pas d'ailleurs à verser dans le pamphlet, mais elle paraît ne jamais atteindre le but recherché : « femmes à l'arrière du front, dans les villes et dans les montagnes, femmes déportées, emprisonnées, torturées, violées, exécutées comme des hommes » (Tamzali, 2007, p. 52). De ce point de vue, il faut noter que la violence faite aux femmes algériennes a commencé durant la présence coloniale, on peut donc comprendre que l'auteure apporte avant tout un regard critique sur sa propre société. Et puis, en reflétant sa propre expérience, à travers ce récit, elle essaie de faire jaillir la lumière des ténèbres politiques et culturelles ; sans doute la question de la femme se pose-t-elle comme problématique fondamentale. Le récit offre une lecture plurielle, tout d'abord c'est un récit sur la guerre d'Algérie, et sur la décennie noire obéissant donc aux logiques du réel. Dans un premier temps, elle évoque l'héroïsme des femmes algériennes, il s'agit des drames

Réflexions sur l'ouvrage de Wassyla Tamzali

vécus par celles-ci, le rôle qu'elles ont joué dans la lutte coloniale. Leur participation dans les champs de bataille, leur incarcération ainsi que les actes de bravoure accomplies par toutes ces femmes :

« La prison était bien connue des Algérois, et particulièrement des femmes. Les hommes y étaient incarcérés, et leurs filles et leurs sœurs parfois. Tout au long de la guerre, les files d'attente des femmes en haïks, blancs étaient une image familière de la ville. Les couffins étaient lourds à porter quand on devait attendre des heures le bon vouloir de l'administration pénitentiaire et des gardiens zélés. Mille petites cruautés quotidiennes assaillaient les femmes dans la grande guerre des hommes »(Tamzali, 2007, p. 56).

D'autre part, l'auteure évoque la période postcoloniale, où on ne pouvait manquer de commencer par une exaltation des combattants-nécessairement virils – qui ont été les héros de la guerre d'indépendance et célébrés à ce titre de manière, très attendue, par l'idéologie officielle. Cependant, quelques femmes ont le droit d'être nommées en tant que martyres pour leur engagement dans la guerre, mais on les montre plutôt en victimes de l'armée coloniale qu'en combattantes héroïques au même titre que les hommes :

« Les images des femmes occupaient une place centrale dans le dispositif de propagande du FLN. Elles étaient les icônes de la lutte de libération et le gage (garantie) de sa modernité. Malgré et contre la férocité des frères, il y eut de vraies résistantes, les grandes sœurs. Qu'étaient-elles devenues ? La guerre finie, elles avaient recouvert leur gloire de la modestie et de la pudeur des femmes du pays laissées aux mains des frères le destin du peuple pour lequel elles s'étaient battues, les grades, c'était pour les hommes »(Tamzali, 2007, p. 112).

Et tel que le souligne l'historienne et spécialiste de l'histoire contemporaine du Maghreb, Christelle Taraud : « L'État algérien devenu indépendant utilisa dans l'immédiat après-guerre des icônes de la révolution algérienne, comme un symbole propre à asseoir la légitimité symbolique et politique du régime de parti unique mis en place par le FLN » (Taraud, 2012, p. 65). En effet, les icônes de la révolution furent progressivement mises de côté et disparurent de la scène publique, à l'instar de nombreuses militantes nationalistes ayant joué un rôle déterminant dans la libération de leur pays :

« Pour les femmes, tout fut consommé dès les premiers instants. Nous étions humiliées, jusque dans les enceintes sanctifiées. L'assemblée constituante, déjà, était le théâtre de manifestations violemment sexistes. Des femmes et non des moindres, des résistantes, y étaient insultées. L'une d'elles fut giflée pour on ne sait quelle raison. La gifle fit peu de bruit, la victime comme toute femme battue, demeura silencieuse, et le drame resta confidentiel, ou presque »(Tamzali, 2007, p. 46).

Par ailleurs, l'auteure revient également sur une période importante de l'histoire d'Algérie, celle de la décennie noire, où elle développe une thématique ancrée dans la réalité socio-politique du pays, elle met en lumière la violence d'origine politique dont les femmes ont souffert, les intellectuels, les progressistes et les démocrates, une violence souvent attribuée à des représentants du pouvoir : « *La décennie noire a tout emporté de nos rêves, de nos utopies. Les quelques droits que nous avons arrachés, les quelques pas que nous avons faits, et ce que nous avons commencé à construire, fragile, incertain, et intense, tout cela s'est effondré* » (Tamzali, 2007, p. 65). Il faut savoir que les femmes ont été la premières victimes après la victoire des islamistes (le 26 décembre 1991, FIS), bien que la guerre contre les femmes ait commencé bien avant la guerre civile qui se déclencherà en 1992, c'est-à-dire à l'époque du socialisme sauvage qui a géré l'Algérie après l'indépendance, qui a écarté les femmes du pouvoir tout en les engorgeant de discours sur la place de la femme dans la société socialiste modèle, le socialisme c'est aussi l'urbanisme qui a privé les femmes de cours, de jardins et de sorties et les a cantonnées dans des HLM qui se transformeront en véritables cercueils créant ainsi des fractures au sein de la famille algérienne déjà éprouvée par les changements apportés par la colonisation et l'urbanisation. À partir des années 90, la femme sera donc au centre du séisme qui touchait l'Algérie, dès lors, une femme algérienne dévoilée ressemblerait à une transgression, cette forme de violence s'est mise en place avec l'arrivée des islamistes ou « *les fous de Dieu* », tel que les qualifie Wassyla, ceux-ci avaient gagné un nom et un visage par la terreur ; des journalistes, des médecins, des femmes à la belle intelligence furent assassinés par centaines en offrande à la haine séculaire que rien ne rassasiait, c'est en ce sens qu'elle témoigne avec regret de la condition féminine à cette époque : « *1996, Algérie ; les victimes violées et emmenées de force dans les maquis pour servir d'esclaves sexuelles dans les maquis des fous de Dieu* » (Ferhati, 2007, p. 7) Nous pouvons retrouver dans cet ouvrage un recensement d'importantes figures féminines victimes de terrorisme, comme le rapporte le passage suivant :

« C'est la haine de l'intelligence qui tua la gracile et indomptable Nabila Djehnine (présidente de l'association cri de femme; féministe convaincue, elle a très tôt pris part aux mobilisations contre le code de la famille, voté en 1984 et toujours en vigueur, qui fait des femmes algériennes des mineures à vie). Toutes celles qui, comme elle, "aspiraient à un monde plus juste, plus féminin, plus humain ont été éliminés durant les années 90" » (Tamzali, 2007, p. 224).

3. Le Je féminin et la question identitaire chez Wassyla Tamzali

La question identitaire est consubstantielle à la production de Wassyla Tamzali ; en commençant à écrire ce récit, la narratrice avait déclaré qu'elle ignorait que le travail de l'écriture la mènerait vers une destination inconnue, mais en même temps lui permettrait de parler de soi, et raconter, au plus près des faits, l'histoire de sa génération, avec ses utopies politiques :

Réflexions sur l'ouvrage de Wassyla Tamzali

« Je ne voyais pas que c'était encore un faux-fuyant : me lover dans le nous collectif afin de donner à mon entreprise une portée générale. Je n'avais pas encore compris qu'il était important de parler de soi, tout simplement et pour soi. Je ne le comprendrais qu'une fois lancée dans l'écriture, car c'est elle qui me le révélera, parachevant mon éducation » (Tamzali, 2007, p. 224).

Le texte en question s'apparente à un récit autobiographique, témoignant, voire faisant éloge des étapes importantes de la vie de l'auteure ; entre autres, sa lutte pour les droits des femmes – dès lors, la cause féminine apparaît comme problématique essentielle chez Wassyla. On peut qualifier ce texte de récit personnel, comme le qualifie Claude Gaugain : *« Personne et écrivain, entre réalité et fiction, entre vécu et écriture s'engagent dans des jeux de rôles extrêmes entre moi et l'autre qui ne sont peut-être que lui et moi »* (2003, p. 9) Toute son œuvre est fondée sous le signe de la condition de la femme algérienne, c'est pourquoi, elle s'affiche par le recours au « JE » féminin quand il s'agit de revendiquer leur droit : *« Les femmes n'ont toujours pas l'égalité. À moi, il reste cette histoire »* (Tamzali, 2007, p. 223). On constate ici que le « Je » lui permet de parler de soi de manière explicite, affichant des détails personnels, ainsi que le confirme l'auteure : *« Ces petites choses, que je croyais ne pouvoir partager avec personne, dont je pensais qu'elles pouvaient être balayées d'un revers de la main et que je gardais au secret, se sont imposées »* (Tamzali, 2007, p. 223). Donc, le recours au Je dans la littérature maghrébine d'expression française, n'est pas seulement un moyen pour raconter sa propre vie (renvoyant au je autobiographique), il s'agit davantage d'une stratégie romanesque pour afficher son individualité, et partant, se démarquer de l'appartenance collective, hostile à toute entreprise individuelle, à l'époque où le recours au « Je » constituait une transgression, dans une société algérienne réglementée par le fait religieux, ainsi que nous l'avoue l'écrivaine : *« La religion a pris plus de place »* (Tamzali, 2007, p. 223). Pourtant, comme le dit Jean Déjeux : *« Les femmes n'ont jamais été absentes de l'histoire du Maghreb, mais elles n'ont pas toujours été reconnues comme elles auraient dû l'être »* (1994, p. 5). Dès lors, une femme qui écrit, provoque, dans la mesure qu'il leur est demandé dans leur société d'observer des valeurs et des comportements comme la réserve, la pudeur ou le silence, comme le constate Jean Déjeux :

« Dans les sociétés maghrébines, les réactions traditionnelles ne tolèrent pas qu'un individu se mette en avant et devienne une personne s'autodéterminant comme s'il était plus qu'un autre. Qu'a-t-il à se singulariser, à se dévoiler, à exposer, ou à étaler ses états d'âme, sa subjectivité, son intimité ? Cela ne se fait pas » (1994, p. 66).

Mais cela n'est pas le cas de Wassyla Tamzali, or, l'écrivaine est d'ores et déjà considérée comme une écrivaine qui dérange et déroge aux lois imposées aux femmes algériennes ; dévoiler des aspects de sa vie privée est une caractéristique inhérente à son écriture. Par ailleurs, on peut d'emblée comprendre à travers le recours au Je par l'auteure, qu'il ne s'agit pas seulement d'un Je solitaire, mais solidaire envers sa

société et entre autres la condition de la femme en Algérie. De fait, l'écriture pour Wassyla Tamzali constitue un laboratoire où l'on interroge son origine, mais aussi son devenir, tout en conférant une place importante à la femme dans ses écrits, elle fait de la condition féminine une thématique récurrente dans toutes ses œuvres. L'écriture devient donc le lieu de résistance, et de combat contre un discours traditionnellement transmis par une culture et une tradition misogyne. Par l'emploi du « *Je* » très affiché, l'auteure tente d'extraire le sujet féminin de l'univers sociologique dominé par les hommes, elle tente également de libérer la parole féminine, souvent muselée par les traditions : « *L'écriture m'a permis à la fin d'aboutir à un récit en forme de témoignage, frisant parfois l'autofiction, qui m'a entraînée à des dépassements* » (Tamzali, 2007, p. 224). À ce titre, l'écriture lui a permis de dévoiler des aspects personnels de sa vie. En ce sens, Hélène Cixous en vient à souligner à propos du pouvoir de l'écriture :

« L'écriture permet de dépasser les codes. Dès que tu te laisses conduire au-delà des codes, ton corps plein de crainte et de joie, les mots s'écartent, tu n'es plus ensermée dans les plans des constructions sociales, tu ne marches plus entre les murs, les sens s'écroulent, le monde des rails explose, les airs passent, les désirs font sauter les images, les passions ne sont plus » (1977, p. 61).

Dans une autre perspective, contrairement à ce que l'on pourrait croire, l'écrivaine semble nostalgique à une Algérie française, on constate qu'elle insiste sur la toponomie française, et des symboles de la culture française qu'elle inscrit dans son œuvre, lorsqu'elle évoque par exemple : « *Ce retour que je fais dans mon pays, où je suis installée dorénavant, dans le bel immeuble de style haussmannien* » (Tamzali, 2007, p. 226). Plus loin on peut lire : « *Les grands moments de l'histoire algérienne perdent aujourd'hui de leur réalité, tandis que, traversant le temps, restent vivants les petits riens insignifiants, comme le vin de la ferme, qui ressemblait à du bordeaux* » (Tamzali, 2007, p. 225). On observe ici que l'auteure semble éprouver une nostalgie vers l'époque de l'Algérie-Française, par la référence permanente aux symboles de la présence française en Algérie, en d'autres mots, elle semble imprégnée de cette culture, malgré son attachement à défendre une Algérie indépendante.

En dépit de son attachement à sa terre native, entre autres le sujet de l'identité algérienne, l'on constate que Wassyla Tamzali aurait tendance à convoquer une Algérie plurielle avec toutes les conquêtes qu'elle a connues, une Algérie hybride, ainsi qu'elle l'exprime dans son ouvrage :

« Mon pays est situé en son milieu, l'Algérie toujours occupée, jamais conquise, terre de passage pour les conquérants et les fuyards, sédimentation d'ethnies, de civilisations, de cultures, de hordes, d'armadas, de tribus, de clans, d'hommes et de femmes portant des habits barbares, éblouis d'où jaillissent, surprenants, des personnages singuliers renvoyant aux points cardinaux de l'aventure humaine : Augustin le Numide, fils de Monique, Ibn Khaldûn, l'exile d'Al-

Andalous, Cervantès, le captif d'Alger, [...] Albert Camus, libéré des dieux et des hommes » (Tamzali, 2007, p. 228).

Conclusion

Arrivée au terme de cette analyse, nous constatons qu'à travers ce récit Wassyla Tamzali nous introduit dans l'intimité d'un milieu qui demeure encore méconnu, celui de la révolution et du recouvrement de l'indépendance, bien qu'en affirmant être une femme bourgeoise, elle a toujours partagé les douleurs et l'humiliation avec les femmes de son pays, déçue par la position des politiques ; sur la question des femmes, qui étaient à l'origine de la régression de leur statut elle déclare :

« Le mépris pour les femmes avait été la forfaiture la plus lourde commise par les révolutionnaires algériens... dans ces moments de chagrin, je sentais monter en moi le chant douloureux des femmes de mon pays, mes sœurs dans l'adversité : soumission, mépris, discriminations, ségrégations, polygamie, exclusion, violence conjugale et publique, étaient leurs récompenses pour s'être battues avec tant d'humilités » (Tamzali, 2007, p. 245).

En ajoutant : *« Les hommes triomphant de l'histoire, qui avaient pris le pouvoir en Algérie, oubliait dans les temps terribles de la dépossession, quand tout un peuple ou presque se nourrissait d'orge, s'ils avaient pu continuer à rêver d'être des hommes, c'était grâce aux femmes »* (Tamzali, 2007, p. 245). De plus, elle exprime non seulement son désenchantement et sa déception après la guerre d'indépendance, mais elle dévoile également une violence qui l'a touché elle et sa famille, d'abord l'assassinat de son père par le FLN durant la guerre d'indépendance : *« La mort de mon père surgissait au fur et à mesure que je construisais mon récit, d'abord incidemment, puis de plus en plus fondamentalement, pour devenir le protagoniste de ma vie »* ; ensuite, l'abus du régime socialiste algérien par la nationalisation des biens de sa famille, l'exil de sa mère qui lui a provoqué une immense douleur ; durant la décennie noire, elle écrit à ce propos : *« L'exil de ma mère me fit toucher le fond. Il faillit emporter avec lui mes liens avec l'Algérie. Je compris la détresse infinie de l'exil »* (Tamzali, 2007, p. 156).

Quant au sujet de l'identité, l'auteure récuse ce mot, elle ne veut en aucun cas être enfermée dans un groupe, dans un lieu, dans une histoire, affirmant ainsi que sa singularité est d'exister entre deux mondes, mais en même temps, elle reconnaît que l'on n'abandonne jamais tout à fait sa culture même si elle nous opprime, et que cette double appartenance, et cette liberté n'ont rien entamé à son grand amour et son attachement à l'Algérie, et à sa longue et douloureuse histoire, une Algérie à laquelle avait confié le cœur léger et sa vie de jeune femme. Elle conclut le récit par une déclaration chargée d'émotions et de sens :

« Aujourd'hui que je suis retournée dans mon pays, on me demande souvent si c'est intéressant d'y vivre. Je leur réponds que je ne sais pas si l'Algérie est intéressante, mais je sais qu'elle m'intéresse. J'ai quitté Paris sans regrets. Si j'y retourne encore, c'est pour prendre ce qu'il

donne aux étrangers : du plaisir, de la joie et des émotions par l'intelligence, l'art et la liberté des rues. Mais la vie là-bas ne m'intéresse pas vraiment. Cet attachement exclusif à l'Algérie, ni les avanies, ni les échecs, ni les erreurs ne l'ont atteint » (Tamzali, 2007, p. 98).

Références bibliographiques

1. CIXOUS, Hélène (1986), *La venue à l'écriture*, 10/18, Paris.
2. DEJEUX, Jean (1994), *La littérature féminine de langue française au Maghreb*, Karthala, Paris.
3. DJEBAR, Assia (1997), *Femmes d'Alger dans leur appartement*, Albin Michel, Paris.
4. FERHATI, Barkahoum (2007), *De « la tolérance » en Algérie (1830-1962 Enjeux en soubassement*, Préface de Wassyla Tamzali, Dar Othmania, Alger.
5. FOREST, Phillipe et Claude GAUGAIN (dir.) (2003), *Les romans du JE*, Edition Pleins Feux, Nantes.
6. ROCHE, Anne (2019), *Algérie : Écritures de l'Autre*, Editions Kimé, Paris.
7. TAMZALI, Wassyla (2007), *Une éducation algérienne : de la révolution à la décennie noire*, Gallimard, Paris.
8. TARAUD, Christelle (2012), « Le supplice de Djamilia Boupacha », *L'Histoire*, n° 371, janvier 2012, p. 65.
9. <https://www.gazettedesfemmes.ca/9886/wassyla-tamzali-lalgerienne-qui-derange>
10. <http://archives.fragil.org/focus/1684>

Pour citer cet article

Kinda BENYAHIA, « Réflexions sur l'ouvrage de Wassyla Tamzali : *Une éducation algérienne, de la Révolution à la Décennie noire* », *Paradigmes*, vol. V, n° 03, septembre 2022, p. 57-65.

